

Bâtir et écrire Québec au féminin

Chantal Théry

Number 95, 2008

Québec 400 ans : une histoire au féminin

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/6855ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Théry, C. (2008). Bâtir et écrire Québec au féminin. *Cap-aux-Diamants*, (95), 29–33.

BÂTIR ET ÉCRIRE QUÉBEC

AU

féminin

PAR CHANTAL THÉRY

La ville de Québec fête cette année le 400^e anniversaire de sa fondation par Samuel de Champlain en 1608. Quatre cents ans, au regard de l'Europe, c'est peu... mais, compte tenu du chemin parcouru, c'est beaucoup! Nous accorderons ici toute notre attention à une version au féminin de l'établissement de la ville de Québec. Marie Rollet,

première Française à habiter Québec en 1617, ou celles que l'on a appelées « les filles du roi » – dotées pour émigrer, fonder une famille et bâtir le Canada dans les années 1660-1670 – ne nous ont malheureusement pas laissé de textes. Aux XVII^e et XVIII^e siècles, Québec s'est à la fois bâti et écrit au féminin, grâce, essentiellement, aux premières missionnaires françaises, immigrantes et pionnières à part entière.

Leur entreprise était inédite. Partir en mission outre-Atlantique a constitué un défi, suscité des conflits, révélé une émulation entre hommes et femmes que relatent les textes des fondateurs et des fondatrices. Le bénédictin dom Guy-Marie Oury, spécialiste de la première supérieure des Ursulines de Québec, Marie Guyart de l'Incarnation, nous l'a confirmé récemment :

« De la part des autorités centrales de la Compagnie de Jésus à Rome, les deux fondations féminines en Nouvelle-France, Hospitalières et Ursulines, sont considérées presque comme une catastrophe. La correspondance romaine ne laisse là-dessus aucun doute. »

Hardies et téméraires, les religieuses hospitalières et les enseignantes ursulines ne se sont pas senties indignes des grands missionnaires et globe-trotters : « franchement, je n'ay peur de rien, je suis prête et me sens dans la disposition d'aller aux extrémités de la terre, quelques barbares qu'elles soient [...] dans les Indes, au Japon, dans l'Amérique, dans l'Orient, dans l'Occident, dans les parties du Canada [...] et dans toute la terre habitable [...] », écrit Marie de l'Incarnation. Nous savons que nos contemporaines Québécoises et Canadiennes – particulièrement bourlingueuses – n'ont pas démerité! L'avenir allait prouver que l'on avait sous-estimé le courage, la détermination et

Marie de l'Incarnation aime à donner son enseignement dans une nature plus proche de ces jeunes Indiennes qu'une salle de classe. Illustration de Charles William Jefferys. (*Le Mémorial du Québec*, tome 1 (1534-1760), p. 222.





■ Arrivée des Ursulines à Québec, en 1639. Gravure d'Henri Beaulac, 1963. (Banque d'images de Cap-aux-Diamants, Ph 1993-998).

le sens des responsabilités des premières Françaises outre-Atlantique. Ces femmes de la Nouvelle-France ont eu le mérite, pour notre plus grand profit aujourd'hui, de prendre la plume, de témoigner de leur expérience et d'exercer une pensée autonome; le mérite de revaloriser des tâches et des fonctions dites féminines, humbles et moins bien considérées – soins aux malades, éducation des filles, gestion d'un hôpital ou d'un monastère, etc. – et enfin, le mérite de convoiter ouvertement des fonctions masculines, plus prestigieuses, celles de la mission, des fondations, du ministère, de la prédication, de l'enseignement, des lettres et de la politique...

AUDACE DES PREMIÈRES MISSIONNAIRES

Ursulines et Augustines arrivent à Québec le 1^{er} août 1639. Les missions, pleines de risques et d'incertitudes, s'accompagnaient d'autant d'audace que de privations. Les récits de voyage et d'installation des pionnières en témoignent éloquentement. Sur le point d'atteindre enfin Québec, les impatientes hospitalières du futur Hôtel-Dieu, après douze jours sans lever l'ancre à Tadoussac (Saguenay), décident de remonter le fleuve Saint-Laurent sur une petite barque :

« [...] il n'y avoit que le tillac pour nous loger, tout étant plein de moruë, qui rendoit une assez mauvaise odeur. Pendant quelques jours et quelques nuits que nous y restâmes, nous souffrîmes beaucoup de nécessité. Le pain nous ayant manqué, on fût obligé de ramasser les miettes de la souïtte, ou il y avoit plus de crottes de rats que de biscuit; nous primes la peine de les éplucher pour en avoir un peu, que nous mangions avec de la moruë seche toute cruë [...]. Tout cela étoit bon pour des personnes de grand apétit. »

À terre, le premier logement décrit par la supérieure des Ursulines est fort sommaire :

« nous n'avons que deux petites chambres qui nous servent de Cuisine, de Réfectoir, de Retraite, de Classe, de Parloir, de Chœur [...] nous voions par le plancher reluire les estoiles durant la nuit, [...] à peine y peut-on tenir une chandelle allumée à cause du vent. »

Mais le pays est beau : « notre maison, écrit l'ursuline Cécile de Sainte-Croix, est sise sur le bord du grand fleuve. Nous avons la plus belle vue du monde. Sans sortir de nostre chambre, nous voions ariver les navires. » L'art de naviguer, le sens de l'espace et de la nature seront éminemment canadiens! Les Hospitalières achèteront la splendide et nourricière île aux Oies (au nord de l'île d'Orléans) qu'elles décriront avec amour et lyrisme. Tous les Québécois d'aujourd'hui ont une île, une forêt, un lac et une oie sauvage tatoués en plein cœur! Mais ce pays est aussi caractérisé par ses hivers, donc par les capacités de résistance et de survie des pionniers et des pionnières :

« Nos couches sont de bois qui se ferment comme une ormoire; quoy qu'on les double de couvertes ou de serge, à peine y peut-on eschauffer. L'hiver, nos sauvages quittent leurs maisons de pierres et vont se cabaner dans les bois où il ne fait pas tant de froid. L'on met 5 ou 6 busches à la fois, car on ne brusle que du gros bois, et avec cela, on se chauffe d'un costé et de l'autre, on meurt de froid. A 4 cheminées, nous bruslons l'année, de laquelle l'hiver dure 6 mois 175 cordes de bois. »



Marie Rollet (vers 1590-1649). Épouse de Louis Hébert, elle accompagne son mari en Nouvelle-France, en 1617. Détail du monument Louis Hébert par Alfred Laliberté. (Banque d'images de Cap-aux-Diamants, Ph 1993-1644).

Qui n'a pas connu l'effervescence des rues, la joie fébrile des Québécois à l'arrivée du printemps ne connaît guère le Québec, ni le sens du mot « saison » et ses 80° vécus de réalités, de - 40 à + 40. Le Canada, ce « pays de Caïn » si décrié, au climat et aux conditions rudes, se révélera même plus agréable à vivre que le vieux pays :

« L'on nous figuroit le Canada comme un lieu d'horreur [...]. Nous expérimentons le contraire, car nous y trouvons un Paradis [...]. Les Habitans de Québec nous donnent des légumes et d'autres semblables rafraichissements. [...] Nous avons passé l'Hiver en Canada sans aucune indisposition contre l'attente de tout le monde [...]. Si en France on ne mangeoit que du lard et du poisson salé comme nous faisons ici, on seroit malade et on n'auroit point de voix; nous nous portons fort bien et nous chantons mieux qu'on ne fait en France. L'air est excellent. L'Esté [peut être] aussi chaud qu'en Italie. »

RÉAPPRENDRE À SE NOURRIR ET À CUISINER

Nos pionnières réapprennent à se nourrir et à cuisiner autrement, découvrent les produits et les recettes du pays et n'hésitent pas à les transmettre en France; on le sait, les trois cinquièmes des aliments cultivés dans le monde proviennent des Amériques : « L'estime que je vous fis les années dernières des citrouilles des Hiroquois vous en a donné de l'appétit », écrit Marie de l'Incarnation à son fils Claude Martin. « Je vous en envoie de la graine, que les Hurons nous apportent de ce pais-là, mais je ne sçai si votre terroir n'en changera pas le goût ».

Voici diverses manières de les apprêter :

« en potage avec du lait, et en friture : on les fait encore cuire au four comme des pommes, ou sous la braise comme des poires, et de la sorte il est vrai qu'elles ont le goût de pommes de rainettes cuites. Il vient à Mont-Réal des melons aussi bons que les meilleurs de France : il n'en vient que rarement ici, parce que nous ne sommes pas tant au Sud. Il y a aussi une certaine engeance qu'on appelle des melons d'eau, qui sont faits comme des citrouilles [...] les uns les salent, les autres les sucent; [...] On fait encore confire [pour nous et nos enfans] des groselles vertes, comme aussi du Pimianan [Pimbina ou viorne d'Amérique aux fruits rouges], qui est un fruit sauvage que le sucre rend agréable. »

La supérieure des Ursulines apprend à faire la sagamité amérindienne, à base de pois ou de blé d'Inde, et à l'offrir en toute simplicité et convivialité à ses invités amérindiens. Les communautés religieuses seront aussi connues pour leurs jardins, leurs potagers et leurs vergers exceptionnels.

Très vite, Marie Guyart se dira « canadoise » d'adoption : « mon cœur est tellement attaché [à ce pays], qu'à moins que Dieu ne l'en retire, il ne s'en départira ni à la vie ni à la mort. » Elle sera d'ailleurs la première, en 1666, à utiliser l'ethno-



nyme « Français-canadien » : « Nos jeunes François-Canadois, très-vaillans, courent dans les bois comme des Sauvages. »

BÂTIR ET ENTREPRENDRE

Pratiques et efficaces, les religieuses ont mis beaucoup d'énergie à s'installer et à organiser la vie matérielle. Bâtisseuses, entrepreneuses et femmes d'affaires, elles ont aussi développé des réseaux d'entraide féminins, financiers, religieux et politiques (Québec doit beaucoup, entre autres, à Marie-Madeleine de Vignerot, duchesse d'Aiguillon, nièce du cardinal de Richelieu). « Nous commençâmes à faire un marché pour défricher nos terres, sur le pied de 150 livres l'arpent, et ce prix a été suivi de tout le pais depuis ce tems la », précisent les annalistes de l'Hôtel-Dieu de Québec; Nous achetâmes deux arpents de terre de Mr Couillard pour agrandir nôtre enclos, et pour faire entrer chez nous un ruisseau : ils nous coûtèrent 450 livres. » Elles engagent un fontainier pour amener enfin l'eau à l'hôpital :

« nous fîmes faire des pierreries jusqu'à plus de 30 arpents de chez nous, et l'on conduisit l'eau des sources dans des canaux, fermez de plomb ou de bois, [...] de sorte que par le moyen [...] de quelques robinets, nous avions des fontaines très commodes dans plusieurs endroits de l'hospital. Il y en avoit une dans [...] la sale des femmes [...] et qui couloit en toutes saisons – quand on vouloit, elle étoit chaude en hyver [...]. Ce travail coûta plus de trois mille livres [...]. »

Les travaux de fortification de Québec, entre 1700 et 1710, détourneront les ruisseaux et assécheront les sources, leur causant beaucoup de tort et de nouvelles dépenses. La supérieure des Ursulines veille activement à la construction de son couvent, comme à sa reconstruction après

Marie-Madeleine de Vignerot du Pont de Courlay, duchesse d'Aiguillon (1604-1675), bienfaitrice laïque de l'Hôtel-Dieu de Québec. (Banque d'images de Cap-aux-Diamants, Ph 1993-1398).



■ Marie Guyart, dite de l'Incarnation (1599-1672), fondatrice des Ursulines de Québec. (Collection Yves Beauregard).

les terribles incendies, participe aux plans, nous donne mesures et prix, agit en architecte et en gestionnaire :

« Pour réponse à ce que vous désirez sçavoir touchant le païs, je vous diray, mon très cher fils, qu'il y a des maisons de pierres, de bois et d'écorces. La nostre est toute de pierres, elle a 92 pieds de longueur et 28 de large : c'est la plus belle et grande qui soit en Canada pour la façon d'y bastir. En cela est comprise l'église qui a sa longueur dans la largeur de la maison et de largeur a 17 piedz. Vous penserez peut-estre que cela est petit, mais le froid trop grand ne permet pas qu'on fasse un lieu vaste. [...] Partie des sauvages ont leurs maisons portatives d'écorces d'arbres de bouleau, qu'ilz dressent bien proprement avec des perches. Au commencement, nous en avions une de mesme pour faire nostre classe. [...] Un homme couste 30 sols par jour et le nourrissons festes et dimanches et mauvais temps. Nous faisons venir nos ouvriers de France que nous louons pour trois ans ou plus. Nous en avons dix qui font toutes nos affaires, excepté que les habitans nous fournissent la chaux, sable et brique. Nostre maison a 3 estages. »

La résistance, le sens pratique et l'esprit d'entreprise des Canadiennes françaises, religieuses ou laïques, conditionnent le profil des futures immigrantes. « Canadoise » signifie force de caractère et femme forte. Marie de l'Incarnation veille donc aux « qualitez requises, tant de corps que d'esprit » de ses recrues :

« Pour le corps, il est nécessaire qu'elle soit jeune, pour pouvoir facilement apprendre les Lan-

gues; qu'elle soit forte, pour supporter les fatigues de la Mission; qu'elle soit saine et nullement délicate, afin de s'accommoder au vivre qui est fort grossier en ce païs. »

AFFIRMER UNE AUTONOMIE

Pendant vingt ans, les communautés de femmes se sont établies en Nouvelle-France dans une relative indépendance puisque le premier évêque, M^{fr} François de Laval, n'arrivera qu'en 1659. Il lira leurs nouvelles constitutions et se dira scandalisé de ce qui ne concorde pas avec sa conception de la vie religieuse féminine. Entre les religieuses autonomes et leurs supérieurs hiérarchiques, divergences de points de vue et conflits ne manqueront pas. Résistantes de l'intérieur, contre des formes d'ingérence, de sexisme et d'autoritarisme qu'elles jugeaient excessives et iniques, ces fondatrices ont défendu des valeurs, des pratiques et des idées neuves... pour un pays neuf. Dans la mouvance de la Réforme protestante et de la Contre-Réforme catholique, beaucoup de femmes, laïques ou religieuses, ont voulu jouer un rôle non plus accessoire mais essentiel : éduquer et instruire les filles, apprendre les langues étrangères et traduire, acquérir un savoir académique et y participer, viser l'autonomie intellectuelle des femmes, contribuer à l'interprétation des textes sacrés et à l'élaboration de la pensée théologique. Marie Guyart de l'Incarnation, considérée comme la première intellectuelle de la Nouvelle-France, a souligné et valorisé son rôle de femme enseignante et de femme exégète. Par sa vocation d'ursuline, elle a favorisé l'accès des femmes au savoir et la transmission des connaissances par les femmes, dans la lignée de sainte Anne et de la Vierge enseignantes. Marie de l'Incarnation et l'une de ses modèles, Thérèse d'Avila, ont, par exemple, toutes deux tenu à commenter, en exégètes compétentes, avec autant de *maestria* que de plaisir, le *Cantique des Cantiques*. Cet exercice a déplu aux autorités de l'époque... En 1673, François Poulain de La Barre écrivait dans son essai *De l'égalité des deux sexes* :

« [S]i les femmes avoient étudié dans les Universités, avec les hommes, ou dans celles qu'on auroit établies pour elles en particulier, elles pourroient entrer dans les degrez, et prendre le tiltre de Docteur et de Maître en Theologie et en Medecine, en l'un et en l'autre Droit : et leur génie qui les dispose si avantageusement à apprendre, les disposeroit aussi à enseigner avec succez. [...] Elles sont capables des dignitez Ecclesiastiques. »

Ses convictions et ses souhaits se faisaient l'écho des écrits, des aptitudes et des ambitions des Marie de l'Incarnation ou de la grande intellectuelle de la Nouvelle-Espagne, Juana Inés de la Cruz. En 1989, le gouvernement du Québec a d'ailleurs nommé l'édifice G de la colline parlementaire, qui héberge les ministères de l'Éducation et de l'Enseignement supérieur et de la Science, du nom de Marie Guyart, première enseignante de la Nouvelle-France. Aujourd'hui,

plus de la moitié des étudiants québécois sont des femmes. Marie de l'Incarnation a aussi beaucoup insisté sur son rôle de traductrice, lien privilégié entre les cultures :

« [...] je me suis résolue avant ma mort de laisser le plus d'écrits qu'il me sera possible. [...] j'ay écrit un gros livre Algonquin de l'histoire sacrée [...] un Dictionnaire et un Catéchisme Hiroquois, qui est un trésor. L'année dernière j'écrivis un gros Dictionnaire Algonquin à l'alphabet François ; j'en ai un autre à l'alphabet Sauvage. »

ÉCRIRE ET PRÉSERVER LA LANGUE

Son rôle dans la préservation de la langue française en Amérique du Nord est précieux aux yeux des Québécois, ardents francophones, toujours. La richesse et la vitalité de la langue et de la culture québécoises sont bien connues; l'emprunt de mots amérindiens a enrichi la langue et la culture françaises et la féminisation de la langue et des noms de métiers – qui indique que les femmes ont à la fois occupé et convoité des métiers non traditionnels (aux XVII^e et XVIII^e siècles, les termes « une séminariste », « une apôtre », « une pèlerine », « une apothicairresse », « une orateure », « une capitainesse », « une historienne », « une bâtisseuse », etc., émaillaient les textes de nos fondatrices) – font aujourd'hui de l'Office de la langue française de Québec des spécialistes mondialement consultés. En 2008 paraît enfin (d'abord en version électronique) le premier dictionnaire québécois, notre équivalent du *Robert*, le *Franqus* (Français québécois : usage standard) ; les Publications du Québec lanceront la version papier à l'automne 2009. Nos écrivaines de la Nouvelle-France ont pris la plume, conscientes que leurs réalités, leurs expériences et leurs perceptions différaient de celles de leurs homologues masculins. On estime que la fondatrice des Ursulines a écrit environ 13 000 lettres qui, de la Nouvelle à l'Ancienne France, ont contribué à la connaissance, au soutien financier et à la survie du monastère et de la colonie :

« Je suis la première levée et la dernière couchée. [...] j'écris continuellement des lettres et des mémoires ; [...] les affaires sont épineuses en ce pays. [...] Trois mois durant ceux qui ont des expéditions à faire pour la France, n'ont point de repos avant le départ des derniers bateaux avant l'hiver, et comme je suis chargée de tout le temporel de cette Maison, il me faut faire venir de France toutes nos nécessitez, faire le payment par billets, n'y ayant pas d'argent en ce pays, traiter avec des Mattelots pour retirer nos denrées, prendre mille soins et faire mille choses. »

À la suite du naufrage des Anglais à l'île aux Œufs, en 1711, « les poètes épuisèrent leur veine pour rimer de toutes les façons sur ce naufrage », notent les annalistes de l'Hôtel-Dieu de Québec, fières de souligner aussi que, « En fin le parnasse devint accessible à tout le monde; les Dames même prirent la liberté d'y monter, et ce fut



Marie de l'Incarnation en conversation avec un Amérindien nouvellement baptisé, 1642. Illustration de J. McIsaac. (Élie de Salvail. 366 anniversaires canadiens. Montréal, Les Frères des écoles chrétiennes, 1930).

quelqu'un(e) d'entr'elles qui commencèrent et qui mirent les Messieurs en train d'exercer leur esprit et leur plume ». Le premier historien et écrivain du Canada est né à Québec en 1649. Il s'agit d'une femme, Marie Morin, élève chez les Ursulines de Québec, qui deviendra, de 1662 à 1725, l'annaliste de l'Hôtel-Dieu de Montréal.

Je laisse le mot de la fin à Jeanne Lapointe, d'abord, première femme diplômée de la Faculté des lettres en 1938 et professeure au Département des littératures de l'Université Laval en 1940, connue pour son exceptionnelle participation à deux commissions royales d'enquête décisives, sur l'enseignement dans la province de Québec (commission Parent, 1961-1966) et sur la situation de la femme au Canada (commission Bird, 1967-1970, saluée par Simone de Beauvoir) :

« Il y aurait toute une [...] étude à consacrer à la libération progressive du langage et du style à travers notre littérature. Depuis les grands styles perdus de notre haute époque, avec Marie de l'Incarnation, et dont on retrouve des traces dans les archaïsmes à la Sévigné et la qualité soutenue de Laure Conan : – les Ursulines, à Québec, [...] gardaient une tradition très soignée du style, grâce à quoi bon nombre de nos grand-mères savaient fort bien écrire. »

Le mot de la fin pourrait revenir aussi à notre grand poète québécois Gaston Miron, qui achevait son poème *Compagnon des Amériques* en rendant hommage aux compagnes des Amériques :

« Québec ma terre amère ma terre amande [...] / je parle avec les mots nouveaux de nos endurances [...] / salut à toi territoire de ma poésie / salut les hommes et les femmes / des pères et des mères de l'aventure. »

400 ans plus tard, la grande aventure de la Belle Province se poursuit! ♪

Chantal Théry est professeure titulaire au Département des littératures de l'Université Laval.